

CHAPITRE GÉNÉRAL 2017
Première conférence

La foi conjuguée au féminin

Dans la joie de reprendre la réflexion entamée ensemble l'année dernière, nous accompagnons à nouveaux les saintes femmes depuis la passion et la résurrection du Christ, jusques et après la Pentecôte. Je vous propose d'abord, en mode d'introduction, de relire l'ensemble de la thématique choisie pour cette seconde étape, à partir de ce que j'appelle la foi au féminin.

Le slogan de cette deuxième étape de votre chapitre s'articule sur une série de verbes significatifs, tous liés au profond mouvement de la foi et à son exigence dynamique : accompagner jusqu'au bout, émerger des peurs et incrédulités, continuer à être témoins, en étant insérées au cœur du monde. Dans la ligne de notre rencontre précédente, il s'agit de conjuguer chacun de ces verbes au féminin en compagnie des femmes disciples.

Je propose donc de reprendre chacun de ces verbes dans les conférences suivantes. Mais j'aimerais commencer par partager avec vous ce qui, à mes yeux, constitue les règles de conjugaison de la foi au féminin. Je le fais avec d'autant plus de conviction que, pour cette première conférence, je m'adresse à un auditoire plus large que le chapitre proprement dit. Cela me permet de partager avec vous toutes les convictions qui m'habitent sur l'urgence du féminin dans l'Eglise, le monde et la théologie d'aujourd'hui. Il s'agit donc maintenant de planter le décor sur la scène où se jouera l'ensemble de ma réflexion ultérieure.

I La foi comme action

Au contraire des hommes qui, bien souvent, enracinent leurs convictions ou leurs doutes dans le terreau des idées ou des projets messianiques abstraits, les femmes se situent en général sur le plan de l'action. Pour elles, la foi et ses doutes et objections sont d'abord des actes. Marthe, la sœur de Marie, est un symbole de cet apriori. Dans Saint Luc, ne comprenant pas l'attitude de disciple de sa sœur à l'écoute passive la Parole, elle exige d'elle l'action. Dans l'évangile de Jean, par ailleurs, elle reprochera à Jésus son absence au moment de l'action en faveur de son frère mort. Marthe se présente à nous comme l'icône de la croyante pragmatique.

Mais sa sœur Marie elle-même n'est pas en reste quand elle exprime sa foi mystique dans un geste de somptueuse gratuité, en déversant sur les pieds de Jésus un parfum de grand prix.

Marie, la mère de Jésus, ne comprend que partiellement, aussi bien le discours de l'ange que les actes de Jésus. Mais sa foi se construit à partir de la garde du cœur et de la visitation active incarnée dans le service. De nouveau, une foi pragmatique, qui consent à l'annonce quand un signe concret vient le confirmer (la grossesse de sa cousine âgée). Dieu emporte

l'adhésion impossible de Marie quand l'appel se vérifie dans l'action et débouche sur l'action.

Il en va de même pour les femmes disciples devant la croix et au tombeau. Il s'agit de sécher le visage ensanglanté, de regarder où on a déposé le cadavre, de préparer les aromates et d'aller, au risque de leur vie, embaumer le cadavre. La foi pascale des femmes est un processus actif et dynamique, une prise d'initiative permanente et risquée, alors que les hommes s'enferment dans une attitude passive de peur et de fuite.

Mais cette foi-action ne s'arrête pas là. Devant la surprise du tombeau vide, leur foi évolue dans un continuo toujours actif. Marie Madeleine demande d'abord au jardinier où on l'a mis pour aller le chercher. Et quand elle reconnaît le Seigneur, elle se met en route pour aller raconter ce qu'a dit le Seigneur. Il n'y a que dans Saint Marc que la peur paralyse l'action des femmes.

Dans le processus pascal, cette foi-action évolue, cependant. Elle est d'abord l'expression d'une fidélité pieuse et engagée qui dépasse toute peur. Mais cette fidélité se convertira peu-à-peu en espérance eschatologique dans le Cénacle où, passant du service de la table à l'attente priante, les femmes, nous atteste Saint Luc, étaient là du début à la fin, « engendrant », en quelque sorte, l'Esprit au milieu de la communauté (cf. le début des Actes).

Cette foi-action commence par l'accompagnement conséquent : Luc nous rappelle que ces femmes l'accompagnaient depuis la Galilée jusqu'à la résurrection (condition pour intégrer le conseil des 12 au moment d'élire Matthias en remplacement de Judas) et elles soutiennent la communauté (concrètement) en partageant leurs biens (autre critère d'appartenance à la communauté rapprochée de Jésus). Cet accompagnement rapproché leur permet de préparer l'événement de la résurrection et de le rendre public par l'annonce.

Leur argument est de l'avoir vu ou d'avoir partagé une parole avec des anges. Rien d'abstrait ou de théorique, une raison suffisante pour provoquer le scepticisme des hommes de la communauté (voir les disciples d'Emmaüs).

D'ailleurs, ce syndrome féminin de la foi-action est déjà présent dès les origines dans les paroles du Magnificat.

II La foi comme un accouchement

La foi au féminin a aussi beaucoup en commun avec la maternité et l'engendrement. Comme une femme qui découvre qu'elle est enceinte d'un avenir invisible, désiré peut-être, mais non pas créé par elle, la croyante se met discrètement et patiemment à l'écoute de la vie. Elle apprend, jour après jour, à sentir l'inconnu et à se sentir elle-même changer au service de la croissance du mystère sans nom qu'elle abrite. La foi est croissance de l'Autre dans la

croissance intérieure propre, jusqu'au jour où, comme Elizabeth, on le sent tressaillir à l'approche de l'Esprit.

Mais il y a long entre la conception et l'accouchement. Risque permanent des avenir incertains, angoisse des espérances avortées puis, petit à petit, apprivoisement mutuel dans le silence de la caresse posée, ou de la parole murmurée, sans réponse, sur un ventre qui croît. Mystérieux dialogue prénatal en espérant que rien n'advienne avant son temps, que rien de fatal ne se passe dans l'obscurité du corps docile et livré, sans prise directe.

Consentement de la foi accompagnée, caressée, mais aussi livrée dans l'abandon de l'impuissance active de l'amour, à long terme. Sans impatience et sans lenteur ni négligence, le travail de mettre au monde le Christ par la foi commence dès la conception ou même avant et continue bien longtemps après la naissance.

Au bout du chemin obscur de tant de dépouillements et renoncements, la foi au féminin devient alors, tout doucement, la victoire du pari sur la confiance, la conscience croissante que Dieu fait partie intégrante de notre propre chair. Il y a un savoir féminin de la foi, une expérience qui n'est pas abstraite mais incarnée. Si l'homme conserve longtemps un doute sur ce qu'il engendre (jusqu'à l'ADN de son fils !) la femme, elle, sait quand, comment et par quel passage de sa chair il fut conçu et vint au monde. Pas de doute sur ce qu'elle engendre mais angoisse de ce qu'il va devenir.

Cet accouchement de la foi comporte, lui aussi, comme les autres, l'expérience douloureuse de l'indispensable arrachement. Il faut couper le cordon ombilical. Marie de Béthanie au tombeau l'a appris à ses dépens de la bouche du Bien-Aimé. La mère de Jésus, elle aussi, fut rejetée, en même temps que ses frères et sœurs, au profit de la nouvelle famille des disciples qu'elle-même devra intégrer.

Il faut livrer ce que l'on engendre. Dieu même, décliné au féminin, dût l'apprendre par l'incarnation de son Fils. Cela, nul ne le sait mieux que la femme en travail. Il en va ainsi de la foi : « ne me touche pas, va annoncer à mes frères... ». Et dans cet arrachement-livraison de soi, que de croyances frustrées, que d'illusions perdues pour s'en tenir à Jésus tel qu'il est et non plus tel que nous l'avions rêvé ou tel qu'on nous l'avait décrit. Dépouillement extrême et ultime pour s'en tenir à la fidélité sombre de la nuit de la foi et de son annonce risquée dans la mission « sans savoir où nous allons », comme Abraham et Sara.

III Continuer à être témoin : la foi comme tradition

Dans toutes les cultures, la femme est la gardienne de la sagesse, la responsable de la transmission de la Tradition spirituelle et éthique. La narration maternelle des événements fondateurs de l'humanité, d'un peuple ou d'une famille, sont l'essentiel de la culture. C'est ce qui permet à l'être humain de se situer dans l'Histoire, personnellement et communautairement, tout en la transformant.

Nous passons aujourd'hui par une terrible crise de transmission. Les courroies de la narration sont coupées et remplacées par une pseudo Histoire virtuelle qui nous laisse gravement orphelins. Il est urgent, au plan de la foi aussi, de retrouver les clefs de la narration. Sans « raconter des histoires » et s'en laisser conter, l'Évangile n'existerait pas. Il n'y a pas d'évangélisation digne de ce nom sans le témoignage incarné communautaire et personnel. Google ne remplacera jamais la mère. Dans les cultures orales comme la culture andine que je côtoie, tout discours est émaillé d'une expression charnière qui signifie qu'on l'a entendu dans un récit fiable. En aymara on répète sans cesse le mot « sasa », « comme cela m'a été conté », pour attribuer du crédit à ce qui, sinon, ne serait que supercherie.

Mais il y a aussi, au cœur de la foi conjugée au féminin, une autre démarche essentielle à la Tradition: la Visitation. Ce n'est pas la même chose que la « visite » pure et simple. Celle-ci n'a pas d'autre raison d'être qu'une rencontre amicale furtive. La « visitation » féminine elle, comme celle que Marie rendit à Elizabeth, a un double objectif : partager une Bonne Nouvelle mais, surtout, la mettre en pratique dans un service assidu « jusqu'au bout ». Dans la visitation, il y a un partage non seulement d'un savoir, une narration, une sagesse, mais avant tout l'apprentissage d'un « savoir-faire » humain et divin. C'est à travers les visitations que la foi s'élabore, que la Tradition donne un fondement de témoignage à ce que l'on croit.

Il est urgent de réapprendre, avec les femmes de l'Évangile, à garder et méditer dans son cœur les événements de la foi, pour qu'ils y mûrissent, grandissent et se fortifient face aux intempéries d'aujourd'hui. L'intelligence du mystère passe par l'art de faire sans cesse tradition dans une transmission attentive du témoignage. Cela est plus urgent dans notre mission aujourd'hui que de conserver dans un réfrigérateur les viandes congelées de nos dogmes sans vie propre.

Mais il existe cependant un risque dans cette transmission. Oui: le risque d'en rester à « des traditions » anecdotiques et déconnectées du grand mouvement de la parousie, n'est pas mince. La « Tradition » n'est pas seulement la juxtaposition ni la simple somme de petites anecdotes croyantes répétées mais non pas reliées au grand message, au grand dynamisme de l'Histoire du Salut.

Cela implique une conversion féminine. Il ne faut pas en rester au rôle de conteuses de la foi mais se hisser, depuis la narration retrouvée, au plan théologique proprement dit. Pas de théologie sans la Tradition, mais pas de Tradition féconde sans théologie. La foi au féminin aujourd'hui c'est aussi une nouvelle parole théologique intégrale des femmes, une nouvelle intelligence du mystère de Dieu et de ses relations avec le monde.

IV L'engagement quotidien dans l'aujourd'hui

Quelles sont donc les caractéristiques de cette nouvelle intelligence féminine de la foi à revivre dans notre aujourd'hui? J'aimerais, pour tenter de répondre à cette question, en revenir à plusieurs personnages de l'évangile. Chacune de ces femmes ont un point

commun : elles sont toutes ancrées dans la réalité, mais avec le regard fixé sur l'utopie qu'elles portent déjà en germe en elles.

Marie de Nazareth médite en son cœur les mystères que l'ange lui propose, et les confronte sans fard à l'impossibilité pratique : « Je ne connais point d'homme » ! Son savoir théologique s'enracine dans une consistance non seulement biologique humaine, mais aussi dans les contradictions du système patriarcal. Dans le monde juif, c'est l'homme, le père, le frère ou le mari, qui prend les décisions pour les femmes et à leur place. Enfreindre cette loi les met face au risque de la lapidation ou de la répudiation, comme Joseph l'avait envisagé un instant. Marie mesure sa pensée croyante aux défis de la réalité, non pas pour y renoncer peureusement, mais pour situer toute décision de foi, et ses conséquences, dans la lucidité.

Il en va de même, comme nous l'avons déjà vu, pour Marthe mais aussi pour sa sœur Marie. Toutes deux vont enfreindre la loi. Marie en usurpant une place de disciple, c'est-à-dire en occupant un espace réservé aux hommes (aux pieds du maître), et Marthe en mettant Jésus devant ses responsabilités de transgresser les règles, à la mort de Lazare (sans perdre de vue l'impossibilité : « il sent déjà »). Oui, c'est bien cela la nouvelle intelligence de la foi au féminin : transgresser la norme patriarcale et même les lois biologiques, tout en en connaissant et assumant les conséquences.

La Samaritaine suivra le même scénario à la margelle du puits de Jacob. Elle sait par expérience que les juifs ne parlent pas aux samaritains, et moins encore un homme juif à une femme samaritaine. Les disciples ne manqueront pas de murmurer en silence à ce sujet. Cette femme au cinq maris, dont le dernier n'est qu'un compagnon de passage, connaît le coût des règles patriarcales et ses exclusions.

Et pourtant elle fait montre d'une extraordinaire connaissance théologique de deux traditions séculairement opposées. A ce moment son puits se transforme en buisson ardent, grâce à la nouvelle révélation du divin, de la part de Jésus. « Je le Suis, moi qui te parle », dit Jésus en parlant à une femme. Cette hérétique, pécheresse et marginale, se transforme, par la grâce de sa transgression théologique féminine de la foi, en nouveau Moïse!

Mais chacune de ces théologiennes entreprend aussi un processus de transformation intérieure. Marie commence, à partir de son oui, le dur apprentissage de l'être disciple, avec ses renoncements, ses énigmes et ses conversions, jusqu'aux pieds de la croix et jusqu'à la Pentecôte. Marthe dépassera son syndrome compétitif et ses points de vue anecdotiques, pour devenir la théologienne de la résurrection, avant et mieux que sa sœur Marie plus tard au tombeau vide. Quant à la Samaritaine, elle inaugure pour elle et ses concitoyens (qui l'avaient pourtant exclue) la première, la plus profonde et simple christologie de l'Histoire.

Dans mon livre *Dieu derrière la porte*, je parle de la femme comme « la mémoire de l'avenir ». Cette expression se veut être une synthèse de tout ce qui a été dit depuis le début de la présente réflexion au sujet de « La foi conjugée au féminin » : théologienne pragmatique et incarnée, témoin des processus invisibles, de la Tradition, et pourtant

porteuse d'avenir dans son attention permanente aux êtres et aux mouvements de la vie, la femme porte et engendre l'espérance de par son accueil fécondant de l'Esprit. Elle contient dans sa chair et dans sa pensée l'univers entier « à venir ».

Je rêve donc d'une Vie Religieuse féminine qui conjugue sa foi dans ces paradigmes inédits. Je rêve votre congrégation au service de cette manière de croire et d'annoncer la Bonne Nouvelle. Cela implique une rupture nécessaire de beaucoup de vos anciennes façons d'être et d'agir en Eglise, trop imprégnées de patriarcalisme. J'attends des femmes qu'elles réinventent l'Eglise au féminin, pour que l'Eglise abandonne enfin ses vieux réflexes patriarcaux récalcitrants et pervers.

Mais cela passe aussi, et peut être d'abord, par une prise de conscience des femmes consacrées elle mêmes. Renoncez donc une bonne fois à vos aliénations patriarcales et osez l'inédit, la nouveauté que Jésus offrit aux femmes, et que l'Histoire de l'Eglise s'empressa de frustrer. L'urgence de notre temps ne se satisfera pas de remailage de vieux vêtements avec de nouveaux tissus. Ou nous répondons à neuf aux terribles défis d'aujourd'hui, ou nous serons relégués au rang des anecdotes sans impact, des personnages de cire pour un improbable musée Tissot.

Ce rêve, nous allons le parcourir tout au long de ces jours, en reprenant, à la lumière de cette introduction, chacun des verbes sur lesquels vous avez voulu construire votre avenir à l'occasion de ce chapitre : accompagner jusqu'au bout, pour émerger des peurs et des incertitudes, en continuant à être témoins, au cœur du monde !

Simon Pierre Arnold, OSB